NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 Nº 8 1952

Problème et mystère du progrès humain

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 834 - 847

https://www.nrt.be/es/articulos/probleme-et-mystere-du-progres-humain-2605

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Problème et mystère du progrès humain

Des événements graves, rompant une situation de crise, mais générateurs de menaces et d'inquiétudes nouvelles, ont, depuis cent cinquante ans, avec toujours plus de force, secoué l'optimisme naïf de nos pères et leur foi au progrès. Le cas si curieux d'un Condorcet, écrivant dans sa prison, avant de s'y empoisonner, l'*Esquisse historique de l'esprit humain* (1794), fait place aujourd'hui, avec moins de génie, à celui d'un V. Gheorgiu, sortant vivant de ses camps de concentration pour publier *la Vingt-cinquième heure*. Il est vrai que Voltaire avait écrit *Candide*.

La déception générale suscite, dans de larges couches de l'humanité, une onde de pessimisme : le ressort est brisé, on ne croit plus à l'avenir. Comme toutes les réactions de foule, cette attitude panique est colorée d'affectivité et empreinte de romantisme. Plus sérieux, parce que plus réfléchi, est le changement d'attitude de certains savants, devant l'éventualité d'une utilisation barbare de leurs découvertes. Louis de Broglie déclarait récemment qu'ayant écrit naguère, en préface à *Matière et Lumière* (1937) : « Il faut aimer la science parce qu'elle est une grande œuvre de l'esprit », il éprouverait aujourd'hui quelque hésitation à dire la même chose [1].

Parmi les catholiques, il appartenait peut-être à la mission prophétique de Bernanos, dans un de ses derniers livres, *la France contre les robots*, de proférer l'anathème sur les méfaits du machinisme, responsable, dit-il, de la perte du sens de la liberté. Gabriel Marcel a aussi pris position contre une civilisation technique, qui risque d'enliser la vie spirituelle. Plus virulent encore apparaissait un liminaire de *Dieu vivant*, qui semblait mettre au pilori la recherche scientifique.

Il ne faut pourtant pas exagérer l'ampleur de la réaction actuelle. Dans le monde chrétien, tout un courant de pensée cherche à conférer une valeur positive à l'histoire, à associer un espoir terrestre à l'espérance eschatologique et à maintenir une certaine continuité entre l'histoire et l'éternité. L'Action catholique, dans sa volonté de réforme des structures sociales, présuppose aussi une foi à l'avenir de l'homme et à son amélioration. Quant au courant personnaliste, il s'est efforcé d'inclure les valeurs profanes et l'histoire, témoin la pensée de Mounier. Parmi les non chrétiens, l'optimisme semble résister, en de larges secteurs, aux déconvenues du présent. Dans le camp rationaliste d'abord, où subsiste la tradition cartésienne et spinoziste de la

1. Cfr A. George, *L'homme devant la science moderne*, dans la *Revue des* ***Questions scientifiques*, octobre 1949.**

Renaissance païenne : durement atteint par l'épreuve, L. Brunschvicg garda toujours sa foi en l'homme, comme le révèle l'émouvant témoignage de l'*Agenda retrouvé* [2]. Un André Gide ne semble pas avoir renié les formules d'espoir en l'homme, recueillies en 1935 dans *les Nouvelles Nourritures*. Mais c'est surtout le monde communiste qui est à l'avant-garde de la foi au progrès : protestant contre l'affaissement existentialiste, il soutient son action révolutionnaire par le mythe d'une cité future, où seront résolues les contradictions actuelles de l'homme ; et il compte sur la science et sur la technique pour incarner peu à peu un idéal de bonheur et de perfection. Les fragments de Jean Perrin, groupés sous le titre significatif : *La science et l'espérance* [3], témoignent d'une assurance indéfectible de la puissance de la science pour la libération de l'homme.

Toutefois, ce n'est surtout pas dans les textes qu'il faut chercher cette enthousiaste confiance, mais au niveau de la foule anonyme des chercheurs, des explorateurs et des techniciens, qui se dévouent passionnément au progrès humain. Foi humaine et sécularisée en l'avenir de l'homme, désir d'échapper à la douleur et à l'erreur, volonté de surmonter les résistances de l'univers, aspiration à une plénitude de puissance, de vie et de liberté, mais surtout souhait d'une humanité réconciliée et fraternelle. Impossible désormais à l'homme de ne pas se définir comme en situation dans une histoire en marche et de ne pas éprouver l'irrésistible vocation d'y contribuer, en union à tous ses frères : il s'agit là d'un éveil de maturité, d'une catégorie essentielle de la conscience moderne. D'innombrables exemples pourraient illustrer cette thèse. La conquête des grandes techniques, celle des hautes cimes ou des pôles, la découverte de l'espace et du passé relèvent de la même mystique [4].

Telle est la situation de la conscience actuelle : déchirée entre deux attitudes, elle affirme et elle nie le sens de l'histoire, et aux partisans d'une irrémédiable absurdité de l'univers s'opposent les militants fidèles de l'optimisme et de l'espoir. A la division du monde païen correspond une dualité d'orientation des chrétiens, les uns sympathiques à une vision progressiste du temps, les autres tentés par une rupture

2. Presses Universitaires, 1942.
3. Presses Universitaires, 1948.
4. Un des premiers héros de l'aviation, Geo Chavez, meurt, victime d'un accident, après avoir survolé les Alpes, en murmurant : « Plus haut ! Toujours plus haut ! » (Cfr J. Chastenet, *La France de Monsieur Fallières*, Fayard, 1949, p. 338). Paroles analogues, vers 1930, du pilote Drouin : « L'Atlantique ! L'Atlantique ! » Glorieux vainqueurs des 8000 mètres, dans l'expédition française de 1950 à l'Himalaya, Herzog et Lachenal, qui y laissèrent leurs phalanges gelées, devaient être possédés de la même mystique ; et pareillement Duprat, un an plus tard, qui ne devait pas revenir. Voisinent aujourd'hui sur le même écran, comme elles s'apparentent spirituellement, l'expédition du Kon-Ti-Ki et celle de Paul-Emile Victor au Groenland...

absolue entre une durée, vouée au mal, et une éternité transcendante où s'accomplit le destin de l'homme.

L'urgence du problème posé par l'effort apostolique auprès de l'incroyant, la sommation faite au chrétien d'une attitude ouverte, invitent la réflexion à un nouvel effort, dans un esprit de fidélité au mystère [5]. Il importe d'examiner, avec réalisme, les chances, les promesses et les conditions du progrès humain : est-il possible de déterminer si l'histoire manifeste, sur certains points, une avance, une amélioration de l'homme? Faute de pouvoir traiter un trop vaste sujet, nous limiterons notre enquête à deux domaines essentiels, au reste en interférence : la technique et la science, la vie morale [6].

I. — *La technique et la science*

Le progrès le plus évident, le moins discutable de l'homme semble localisé dans l'ordre de la technique et de la science. Il est le seul apparemment où se vérifie la phrase de Pascal : « L'humanité est comme un même homme qui subsiste toujours et apprend continuellement [7] ». C'est qu'à la différence de la philosophie, de l'art et de la vie morale, la tradition du passé à l'avenir peut se faire en totalité et sans perte : en dépit de certaines périodes de stagnation ou décadence, dans l'ensemble, si l'on consulte les livres d'A. Leroi-Gourhan ou de P. Duhem, de J. Fourastié ou de L. Mumford, l'histoire des techniques et de la science est ascendante. L'humanité dispose de plus d'énergie, elle est capable d'une production plus abondante et plus rapide, elle construit des machines plus puissantes et plus automatiques et gagne en maîtrise sur le monde. Quant à la science, elle progresse aussi vers la connaissance totale de la nature par un système toujours plus unifié de symboles. Les phénomènes de la matière et de la vie sont de mieux en mieux analysés et expliqués, à l'aide d'une observation plus fine et d'une théorie plus souple. Une médiation plus exacte s'établit entre le monde et l'esprit : le temps est surmonté et l'avenir docile au calcul. Science et technique avancent, d'ailleurs, de pair et en liaison mutuelle : leur alliance féconde accroît la liberté et intériorise l'univers à la pensée [8].

Il faut ici se reporter aux magistrales analyses d'E. Mounier, s'efforçant de démystifier *la petite peur d'un vingtième siècle* [9] pour

---

5. Cet article ne fait que prolonger, par une réflexion existentielle, les conclusions du R. P. L. Malevez au terme de son étude sur *La philosophie chrétienne du progrès*, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1937, p. 377-385.

6. Il resterait à étudier le domaine de l'art, de la philosophie et du droit.

7. *Fragment d'un traité sur le vide*, Ed. Brunschvicg, p. 80.

8. Cfr *Espoir humain et espérance chrétienne* (Semaine des Intellectuels catholiques, 1951), éd. de Flore : rapport d'A. George.

9. Ed. du Seuil, 1949.

reconnaître les possibilités de dépassement spirituel offertes à l'homme par le machinisme. Dans le sillage d'un christianisme, qui avait naguère rompu la sagesse modérée et l'idéal cyclique de l'antiquité pour lancer l'histoire dans une grande aventure, les rythmes naturels sont partout remplacés par une série d'artifices généralisables qui peuvent obtenir *n'importe quel résultat*. Le règne de la mécanique et de la science contribue par là à l'éducation de l'homme : les nécessités de la rigueur rationnelle et de la soumission au donné disciplinent l'imagination, contrôlent l'affectivité, exaltent certaines vertus [10]. Et sans doute la maturité ne s'acquiert-elle que par une expérience de l'objectivité et de ses lois où, affronté au réel dans une vision précise, l'homme se déprend tout à la fois de sa naïveté enfantine, de ses mythes et de ses monstres [11]. Enfin, ce sont les problèmes dramatiques, soulevés par les conséquences de la technique et par son décalage permanent sur l'inertie des formes sociales et morales, qui somment l'humanité de se parfaire et de s'achever.

Sans aucunement vouloir établir entre le christianisme et la science technique une relation nécessaire, on peut librement estimer, avec plusieurs auteurs, que la science moderne a sans doute profité de la nouveauté chrétienne [12]. Par son désintéressement, son objectivité, sa rigueur, son souci de généralité, la science antique méritait le nom de science. Elle portait cependant un principe de stagnation et de ralentissement dans le manque d'intérêt et souvent le mépris pratique de la pensée pour le monde spatial et temporel ; à part le grand nom, au reste tardif, d'Archimède, l'absence de liaison entre les recherches techniques et la déduction théorique devait interdire à la science grecque un éclatement fécond. Or, il n'est pas impossible d'attribuer à l'influence latérale de l'esprit chrétien le changement substantiel qui, après quinze siècles de patiente éducation, provoqua la naissance d'une science nouvelle, vraiment adaptée, cette fois, à la connaissance de l'univers.

C'est que l'Incarnation fonde et stimule la *liberté* de la personne, dans un face à face avec un monde qu'elle domine de toute sa hauteur, mais où elle est insérée, dont elle est responsable et chargée.

---

10. Cfr *Espoir humain et espérance chrétienne* : rapports du R. P. Ducatillon, de L. Leprince-Ringuet et de P. Germain.

11. Cfr F. Russo, *Histoire de la pensée scientifique*, La Colombe, 1951.

12. « L'homme ne se soulèvera au-dessus de terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, *la mystique appelle la mécanique* » (H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Alcan, 1932, p. 334). — « En fait, les fins et les méthodes de la science moderne, par exemple l'idée d'une réduction de tous les phénomènes à un mécanisme de mouvements, ne sont issues que de présuppositions religieuses d'un autre type : *d'un sentiment nouveau de distance à l'égard du monde et d'une volonté illimitée de le transformer et de le dominer* » (M. Scheler, *Mort et survie*, Aubier, 1952). — Cfr aussi l'œuvre de P. Duhem, passim.

D'où l'intérêt passionné, désormais porté à l'exploration, à la maîtrise, à la connaissance concrète de l'univers, par l'indissoluble union, non seulement de l'observation et de la théorie, mais de la technique et de la théorie. Et il y a peut-être aussi le sentiment, plus ou moins obscur, d'avoir à parfaire une histoire, à libérer des déterminismes communs aux choses et à l'homme, dans une destinée identique (*Rom.*, VIII, 19-23) : la Fin de l'histoire pour l'homme l'est aussi pour le monde.

Et que les structures d'ordre et d'harmonie exhumées de l'univers par la science moderne ne fassent pas illusion sur son analogie avec la recherche antique! En dépit des apparences, c'est Pascal qui a raison sur Valéry, et le savant contemporain ne peut plus être *de sang-froid* devant le monde ni se contenter « d'opposer à l'énorme pression de toutes choses une patience infinie et un immense intérêt [13] ». S'il n'est plus effrayé par le silence éternel des espaces, il se trouve affronté à un univers nouveau, sans comparaison possible avec celui de Pythagore, d'Euclide, de Ptolémée ou même d'Archimède. Non plus un univers à échelle humaine, attendu et rassurant, composé de sphères emboîtées comme des syllogismes et docilement adaptées au calcul du physicien comme à l'évasion intemporelle du philosophe, mais un univers rebelle et résistant, inconnu et mystérieux, et qui, par les problèmes qu'il pose, déjoue incessamment les pièges rationnels du limier.

Dans l'analyse de l'extrême petitesse comme dans la découverte de l'extrême grandeur, tout est surprise et l'ordonnance magnifique des théories laisse subsister des contradictions invaincues. Et il ne s'agit pas seulement ici de l'éclatement d'un monde, naguère limité, vers un passé ou des horizons indéfinis, mais de ces butées permanentes (quanta, probabilités, relativité, coefficients inexplicables...) auxquelles se heurtent les cohérences les mieux organisées. Univers sans refuge, en dépit de son harmonie partielle, beaucoup plus sérieux, plus *reculé, et moins fraternel qu'autrefois et où, malgré* le succès relatif de ses hypothèses, le savant moderne se trouve engouffré, happé par un vertige de démesure. Tel est le monde inquiétant, issu, par des causalités indirectes, de la *révolution chrétienne* de la conscience [14]. Que la science n'oublie pas l'extraordinaire parenté de ce cosmos avec un univers religieux que son autonomie jalouse est portée à refuser!

Mais si, tout en cherchant aussitôt à s'émanciper de tutelles gênantes et en affichant son indépendance méthodologique à l'égard de la religion, la science a bénéficié du christianisme, *il s'ensuit qu'une*

13. P. Valéry, *Variation sur une « Pensée »*, dans *Variété*, Gallimard, 1924, p. 150.

14. Cfr D. Dubarle, *Nouvelles techniques et avenir de l'homme*, dans *La vie intellectuelle*, février 1950. Et *Optimisme devant ce monde*, Ed. de la Revue des Jeunes, 1949.

dissociation peut lui être fatale. S'il faut prendre à la lettre et dans un sens universel le *Sine me nihil potestis,* la mort de Dieu est aussi celle de la recherche, comme celle de l'art ou de n'importe quelle valeur humaine. Une sorte d'inertie et de vitesse acquise peut faire illusion, mais il est possible de trouver dans la situation actuelle des signes de mauvais augure pour le progrès de la science.

Celle-ci peut être menacée par deux conséquences, complémentaires, de l'irréligion et de l'athéisme : la sensualité matérialiste et la dictature totalitaire. La première passion rend la science victime et serve de la richesse, de l'argent et du confort, de toutes les tares d'une économie capitaliste décadente ; l'autre lui fait subir une tyrannie étatique et lui impose des consignes, des directives et des buts étrangers à son objet. Toutes deux n'hésitent pas à dégrader la personne sous les impératifs les plus inhumains, masqués par l'hypocrisie de la liberté de la recherche [15]. Or, ces menaces travaillent déjà contre la science, comme elles travaillent contre l'art : à la limite, une humanité asservie à la volupté (pensons à l'Empire romain) ou à l'Etat serait morte à la Recherche.

De même, l'épanouissement culturel procuré par la science ne peut faire oublier que, loin de réussir à unifier harmonieusement l'esprit humain, elle crée une distension intime entre ses éléments et dissocie l'instinct et la raison, la sensibilité et l'esprit. Un abîme se creuse entre le monde des formes, des saveurs ou des sons, dont se nourrissent les émotions ou les désirs, et l'univers stylisé de la rigueur abstraite, qui contredit les apparences ou ne les rejoint que dans leur asservissement utilitaire. Pour prévenir un assèchement et une frustration redoutables ou remédier au déséquilibre psychique, le rationalisme scientifique et technique est obligé de faire appel à une culture humaine, animée par le christianisme, seul capable de rétablir, au profit de la personne, l'unité compromise.

Enfin, s'il ne faut pas surestimer, avec un G. Marcel, un A. Carrel ou un G. Duhamel, les risques d'un machinisme encore jeune et trop souvent inhumain, le redressement de ses déviations, déjà si graves, *ne se fera pas de lui-même* et sans un vigoureux effort : il sera difficile à l'homme de maîtriser le vertige aveugle et anarchique où l'entraîne le débordement des inventions techniques, de se dégager de l'aliénation qui commence à étouffer sa liberté, de reprendre le goût d'une vie intérieure et vraiment personnelle, à travers la médiation précieuse de l'objectivité. En tout domaine, le matérialisme athée est en train de produire des conséquences catastrophiques et est débordé par ses fatalités et ses impuissances. Comment ne pas signaler, par exemple, sur la foi des plus récentes statistiques de l'O.N.U., que la

15. Cfr *Science, philosophie, religion,* dans la *Nouvelle Revue Théologique,* 1950, p. 449-467.

situation alimentaire d'un monde surpeuplé est en régression constante et s'aggrave chaque jour? Comment ne pas stigmatiser la solution de désespoir, prise au Japon, sous le couvert de l'Occident, comme palliatif du problème démographique?... En tout cela, les difficultés sont loin d'être insolubles, s'il est vrai que l'histoire ne pose à l'homme que des problèmes qu'il peut résoudre; mais si l'homme ne se décide pas lucidement à des options morales et chrétiennes, la bataille est perdue [16].

Si donc la science est arrivée au stade d'une infaillible prévision pour les phénomènes matériels (dans la limite toutefois de l'indéterminisme quantique), une prévision lui manque pourtant, *celle même de son propre avenir*. Ce n'est plus sur des rails qu'elle roule, mais en rase campagne, pour ne pas dire en brousse ou en montagne, avec les aléas d'une route inconnue. Son avenir est commandé non seulement par des événements objectifs, au reste complexes et enchevêtrés, mais par les décisions de la *liberté*, elles-mêmes relatives au mystère d'une destinée spirituelle. Bien plus, ces événements dépendent, en profondeur, des options humaines. Ainsi la maturation de l'histoire échappe à la rigueur logique pour ne relever que de la

16. Il faut préciser certains points. L'accaparement et la domestication progressifs de l'énergie, dans une mesure incommensurable à nos possibilités actuelles (énergie atomique, par exemple) a l'immense avantage de réduire le travail pénible et inhumain, jusqu'à presque le supprimer. Mais la diminution quantitative du travail est-elle, dans tous les cas et absolument, avantageuse à la culture, à l'épanouissement de l'homme? Je crois volontiers, avec Gandhi et Lanza del Vasto, à la nécessité permanente d'un certain travail corporel, musculaire — et qui ne soit pas seulement de délassement (le jardin petit-bourgeois), mais de gagne-pain. Je crains, tout en la désirant, l'extension du loisir : elle pose de graves options. De même, le progrès de la technique, dans le sens extrême qui s'effectue par les servomécanismes et la cybernétique, ne va pas, comme le pense le R. P. Dubarle (*art. cit.*) après Wiener, sans une révolution sociale importante : suppression de l'homme « moyen » ou médiocre, déracinement démographique, tentation de limiter la vie humaine... Et il faut songer aussi au déséquilibre international entre les Etats inégalement favorisés par le progrès technique : l'égoïsme, la concurrence et la crainte pousseront les plus forts à accentuer leur handicap et à observer une attitude de suzeraineté impérialiste. De toutes façons, la coopération n'ira pas sans graves difficultés. Ici encore, il faut renoncer à l'idée d'une nécessité automatique de progrès pour la science et la technique, et par elles : leur avance accroît normalement les risques de guerre et, libéré de l'influence chrétienne, le machinisme scientifique est, même dans la paix apparente, effroyablement meurtrier de vies humaines.

Et il faudra, avec la richesse de l'expérience — mais l'homme est-il capable de profiter des leçons du passé? — choisir entre liberté et autorité, libéralisme ou dirigisme, ou plutôt trouver difficilement une synthèse souple et mobile de ces deux attitudes. Impossible de laisser l'invention s'abandonner à son élan spontané, comme de la soumettre passivement à l'intervention d'une administration d'Etat, protégée par sa police et son armée.

Le progrès technique ne vise plus seulement à asservir des forces matérielles, mais est désormais intimement lié à la possession des secrets de la vie. D'où la tentation, déjà actuelle, d'une prise en mains des destinées biologiques de l'homme et le danger inévitable de céder à des mesures gravement immorales et inhumaines.

liberté, des prises de position individuelles et collectives de l'homme devant sa vocation surnaturelle. Et l'hypothèse n'est nullement exclue, non seulement d'une dégradation, mais d'une catastrophe de la civilisation actuelle. « Civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles ».

II. — *La vie morale*

Si, dans la technique et la science, le progrès perd tout caractère de nécessité pour être finalement suspendu à une option spirituelle, comment l'ordre moral ne révélerait-il pas la même ambiguïté, la même indétermination ?

Nulle trace ici, évidemment, d'une ascension continue, infaillible et logiquement prévisible de l'homme ; nulle raison, non plus, de désespérer et nul avantage au pessimisme. Mais, au sein de circonstances de plus en plus tragiques, des signes du travail de l'Esprit, une exigence plus directe d'engagement, une mise en demeure plus instante de la liberté.

Deux points sont d'abord à signaler, qui offriraient apparemment au progrès des avenues plus sûres, ceux mêmes qu'escomptent les différents rationalismes : l'éducation de la conscience, l'organisation sociale.

On peut concevoir un progrès des techniques d'*éducation* et de valorisation du potentiel humain : l'homme peut inventer des méthodes plus efficaces d'épanouissement culturel et moral. Associées peut-être à une médication hormonale, la persuasion et la propagande, l'influence et l'école peuvent, jusqu'à un certain point, détourner du vice, fortifier les contrôles et les inhibitions, équilibrer les caractères, développer les énergies : il a toujours existé des « traités des passions » et une thérapeutique des péchés capitaux. De fait, comme l'a récemment montré le R. P. Beirnaert, la santé du psychisme est une condition normale de la sanctification[17]. Pourquoi le succès relatif, mais réel, de tant d'éducations, auxquelles ont contribué la famille ou les maîtres, ne serait-il pas généralisable ?

Ce progrès va de pair avec celui de l'*organisation sociale*. Il serait injuste de nier des résultats partiels et d'interdire toute espérance. Sans rêver d'illusoires messianismes, on peut, en certaines limites, réaliser une économie humaine, comportant un statut coopératif de la production et de la consommation, une plus juste répartition du

17. « Si finalement la sanctification ne dépend dans son mystère spirituel que de la grâce et de la liberté qui transcendent le psychisme, il importe que la nature soit saine et qu'elle ait de la qualité pour servir ici-bas d'instrument et de signe à la vie de l'Esprit. Il faut donc restaurer ou instaurer le pouvoir de juger, de sentir, de se conduire *sicut decet sanctos*... Pour que les fruits de l'Esprit puissent mûrir aujourd'hui, il importe d'assainir le sol (*La sanctification dépend-elle du psychisme?*, dans *Etudes*, juillet-août 1950).

revenu social du travail, une transformation progressive des classes hostiles en groupes complémentaires et associés. Il en est de même dans l'ordre international, où l'éveil d'une conscience commune peut assouplir les notions de souveraineté absolue, de frontière rigide et de rivalité politique.

Mais, si un idéal rationnel est peut-être suffisant pour faire atteindre un certain niveau, comment ne pas se rendre compte que celui-ci ne peut être maintenu et surtout dépassé que par une option proprement spirituelle, relative au christianisme? Seule la vie surnaturelle est capable de vaincre certaines résistances et de conférer ce style incomparable, ces qualités uniques qu'énumère saint Paul : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la fidélité, la douceur » (*Gal.*, V, 22). Quant au progrès des institutions, il n'est vraiment possible que par l'exercice des vertus chrétiennes de justice et de charité. Et, si l'Eglise n'a pas à se prononcer, dans le détail, sur les techniques économiques et sociales, elle seule peut fixer les normes générales auxquelles doit satisfaire une société humaine, elle seule peut les animer de son esprit.

Au reste, il est vain d'escompter, dans le temps, un progrès véritable de l'homme. La structure divisée de la conscience est essentielle et permanente : l'homme se définit par l'opposition de la chair et de l'esprit, la lutte de l'instinct contre l'idéal. Un changement du cœur humain est donc utopique, dans le sens d'une atténuation de la sensualité et de l'orgueil. Une réduction de la force des tendances n'est même pas souhaitable, s'il est vrai que l'homme ne se spiritualise qu'en les sublimant. Au reste, les caractères acquis ne sont pas transmissibles : si la vertu ni la science ne sont héréditaires, c'est par son effort personnel que chaque génération doit s'assimiler la tradition. Quant aux conséquences sociales des instincts, elles paraissent aussi incapables de changement, en particulier la lutte de l'homme contre l'homme. Un simple regard sur l'histoire confirme cette constance de la nature. Il est curieux de voir l'optimisme de Bergson reconnaître fortement non seulement le conflit du statique et du dynamique, du clos et de l'ouvert, mais la subsistance de la sauvagerie primitive : « Grattez le civilisé, vous trouverez le barbare ».

Ces remarques, qui déboutent la prétention de l'homme à s'élever, de son propre mouvement, aux sommets de la vie morale et qui soulignent la nécessité toujours renouvelée d'une option spirituelle orientent la recherche vers des perspectives où, sans réussir à obtenir de l'homme dans l'histoire un dépassement collectif, l'Amour infini travaille pourtant, par une divine pédagogie, à ses desseins de salut.

Comment d'abord ne pas reconnaître la somme de vertu, de dévouement, partout dépensée au service de causes profanes, mieux encore de l'homme? L'accroissement des risques en tout domaine, la tension des conjonctures politiques, les conséquences mêmes du mal, imposent

de plus en plus à l'homme le risque de l'héroïsme. Il n'est pas que la médecine et la science qui aient leurs martyrs : chaque saison est l'occasion de sauvetages difficiles de haute mer ou de haute montagne, où les hommes laissent leur vie sous la vague ou l'avalanche. Sans méconnaître la distance entre l'ordre, encore ambigu et parfois purement humain, de la morale et l'ordre de la charité surnaturelle, peut-être s'établit-il, en dehors même de la vie ecclésiale, une obscure compensation des actes et, à chaque génération, une élite, encore non baptisée, augmente le capital invisible de la terre. Par elle, sous forme parfois dégradée, les vertus chrétiennes seraient encore présentes dans certaines mystiques profanes; le christianisme ne peut que se réjouir de leur éclosion, en se réservant de les transfigurer.

Il est indéniable aussi que l'Esprit de Dieu opère, en dehors de l'Église, un travail d'infiltration, qui vise non seulement le salut individuel des hommes, mais la conversion collective de l'humanité et sa préparation à la Parousie. Qui dira les avances gratuites de la miséricorde et les longues patiences de Dieu, les osmoses du Corps mystique, les enveloppements ou les emprises d'une grâce attentive aux moindres ouvertures de la bonne volonté? Et, si le démoniaque est à l'œuvre, ses suppôts ne bénéficient-ils pas parfois de l'indulgence demandée par le Christ à l'aveuglement involontaire de l'esprit ou à l'immaturation des consciences infantiles?

Il n'est pas jusqu'à l'athéisme actuel, sous ses multiples formes, qui ne puisse être interprété comme un signe de Dieu dans une histoire de salut. Irréductible et fermé dans l'ordre des systèmes et sur le plan des idées, il l'est souvent moins dans les consciences vivantes, par les exigences et les sacrifices qu'il comporte à une cause anonyme, mais absolue. Il implique ainsi, en certains cas, un approfondissement, capable de préparer l'homme à un dépassement ultérieur. Et, du dehors, il aide le chrétien à démystifier sa notion de Dieu de toute contamination, à purifier son adoration et à stimuler sa charité[18]. Ici dialecticien, Bergson, dans son coup d'œil final sur l'histoire, croyait y déceler une loi de « double frénésie » qui faisait parcourir à l'humanité l'amplitude d'oscillations extrêmes dans le sens de l'ascétisme comme du plaisir. Peut-être cette loi vaut-elle aussi pour l'excès même de la négation actuelle, qui porte en elle, par un jeu de la Miséricorde, sa propre négation.

Aussi bien cet athéisme n'est-il qu'une des options possibles d'une *liberté* toujours plus dégagée et promue à un état supérieur par l'alternative, à elle offerte, d'un dépassement ou d'une catastrophe. Voici donc, du moins, sur un point capital, dans l'accroissement de la *lucidité*, un indéniable progrès de la conscience. De quoi témoigne, jusque dans son orgueil ou son cynisme, l'ensemble de la littérature

18. *La part du païen*, Jeunesse de l'Eglise, cahier 7.

actuelle, arrachant les masques, bousculant les conventions, raillant les conformismes, mais plus nostalgique que jamais d'une vérité qui lui échappe encore. Progrès ambigu et dangereux, mais approximation de la véritable existence, s'il est vrai qu'elle se définit par l'éveil du moi dans l'acte qui doit décider de sa destinée éternelle.

Plus généralement, le mouvement de l'histoire pose au monde des problèmes que seul le christianisme peut résoudre, et c'est « par la force des choses » que l'homme est *acculé à l'inévitable option,* sinon d'un dépassement, du moins d'un consentement à l'Esprit. Comme à Babel, toute construction s'écroule qui n'est pas fondée sur Dieu [19] et ce ne sont pas seulement des langues qui séparent les hommes, mais le fer et le feu qui les détruisent mutuellement sur le chantier. C'est sous peine de périr que l'homme est conduit à préférer les valeurs évangéliques, seule et unique solution *temporelle* du drame des conjonctures. Sans Dieu, le monde est inviable et invivable. La mort de Dieu est la mort de l'homme, et peut-être l'explosion même de la terre. Depuis la technique et la science jusqu'au problème social et international, il n'est aucun ordre qui ne doive faire appel aux principes chrétiens. Et une expérience cruelle vient confirmer la démonstration que, sans le Dieu chrétien, il ne peut exister, à la lettre, ni pain, ni paix, ni liberté. Tout se passe comme si, desserrant les liens de l'adolescence enfiévrée, une miséricordieuse pédagogie laissait à l'homme, avec la liberté de ses expériences « prodigues », la loyauté de tirer les leçons de son aventure, jusqu'à la résolution et l'aveu définitifs : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ». Pourquoi, sous l'influence de l'Église, ne serait-il pas amené, presque à contre-cœur, mais par un processus nécessaire autant que libre, à la vérité?

C'est une loi que ce que l'homme n'a pas su vouloir spontanément, il est obligé de le réaliser sous la contrainte des circonstances : les conséquences redoutables de son péché l'invitent, un jour ou l'autre, à « convertir » son option initiale. Un chrétien ne peut pas ne pas apercevoir ici l'admirable jeu d'une Miséricorde qui, avec force et suavité, avec patience et discrétion, cherche à venir à bout des résistances du pécheur en le traquant dans l'impasse de ses avenues : l'ange de Prouhèze, lui aussi, laisse filer la ligne au bout de laquelle se débat la prise. La véritable histoire de l'homme est donc une histoire de Rédemption : il faut compter avec cet Autre absolu, qui est aussi au cœur de l'histoire et qui, « tant qu'il fait jour », travaille à ses fins.

La période actuelle apparaît ainsi comme celle de la puberté, du

19. Cfr P. Emmanuel, *Babel,* Desclée De Brouwer, 1952. Long poème dialogué qui, sous l'image biblique, évoque la tragédie très actuelle du monde moderne : le désastre d'une humanité qui, dans une rivalité monstrueuse, aspire à se faire Dieu, l'écrasement de l'homme par la tyrannie.

débridement des énergies vitales et, du côté de Dieu, comme une phase de dressage et d'éducation patiente, analogue à certains moments de l'histoire d'Israël. Avec Bergson, je dirais volontiers qu'il n'est pas invraisemblable qu'éveillée par l'influence des élites chrétiennes et des saints à la vie spirituelle, l'humanité prenne en dégoût certains de ses errements actuels : le soleil ferait pâlir la lumière des ampoules, « le plaisir serait éclipsé par la joie [20] ». Plus modestement, mais avec fermeté, E. Mounier voit l'humanité se dégager lentement, mais par un élan irrésistible de l'animalité et atteindre peu à peu, à travers d'innombrables tâtonnements, une grandeur modeste, semée de joies brèves, et toujours menacée [21]. Quant à G. Thibon, il imagine une ascension indéfinie de l'homme, mais à travers l'avalanche [22]...

Je songe, quant à moi, aux dépassements promis aux élites, de plus en plus nombreuses, qui feront l'expérience d'une existence simple et chaste. Je songe à la découverte de tous les modes possibles de la vie commune, souhaitée par tant de recherches, éducatrice de tant de vertus. Je songe enfin à cette dérive de l'histoire vers la « totalisation », qui se manifeste dans tous les ordres : avec ses dangers et ses durcissements, mais aussi ses promesses et ses virtualités. Unité loin sans doute d'être acceptée et contre laquelle protestent à la fois les légitimes exigences des personnalités et les résistances des égoïsmes; unité pourtant qui peu à peu tisse ses réseaux viables à travers les crises et les drames des faux essais et des avortements.

III. — *Conclusion : le mystère de l'histoire*

Impossible donc d'affirmer avec certitude l'infaillibilité du progrès ni d'en discerner les traces, et cela même dans le domaine où il paraissait le plus constant : rien n'est moins assuré que l'avenir, qui est à Dieu. Il n'est rien qui ne dépende, de plus en plus étroitement, de la liberté : en tout domaine, notre destin est entre nos mains. Et cette affirmation semble la découverte du sens le moins discutable de l'histoire : au milieu même des fatalités qui sont une sorte de décréation de l'esprit, l'homme apparaît toujours *plus conscient.*

D'où l'accroissement de la tension entre les différentes options, la gravité plus grande des problèmes posés, l'augmentation des risques de perte ou de salut. La proximité du *to be or not to be,* empruntée au tragique hamlétien. La dureté d'un monde qui, en tout, ne semble fait que pour les héros ou pour les saints; l'exclusion des médiocres. Voilà le grand progrès, — le seul : il est de taille, bien plus que les déploiements spectaculaires de la technique. Et des problèmes cru-

20. *Les deux sources...*, p. 343.
21. *Op. cit.*
22. *Destin de l'homme,* Paris, 1941, p. 79.

ciaux, démographiques entre autres, vont sous peu mettre l'homme devant un nouveau seuil.

Impossible au croyant de ne pas reconnaître en tout cela le doigt de Dieu. Ouverte par la Résurrection du Christ, l'ère chrétienne est caractérisée par l'espérance, c'est-à-dire suivant Péguy aussi bien que G. Marcel, par l'*ouverture* de l'avenir, la possibilité de jaillissements, de surgissements et de reprises. Rien n'est absolument définitif et clos, les cercles où la conscience individuelle et collective voudrait s'enfermer sont fragiles et se brisent : l'esprit de renouvellement et d'invention travaille, en tout domaine, l'humanité. La *grâce* n'est qu'un autre nom de cette espérance, lorsqu'elle manifeste plus visiblement la présence active de l'Esprit de charité.

Or, si on a le moindre pressentiment, la moindre expérience du Dieu vivant, comment ne pas croire que l'histoire de l'homme tout entière est sous l'emprise d'une action divine? Dieu ne saurait se contenter d'une sorte de pêche individuelle des consciences, qui les intègre tour à tour à la vie bienheureuse. C'est non moins le sort de l'Homme, de l'Adam collectif qui excite l'intérêt passionné de son Auteur et Rédempteur.

Il ne se peut donc qu'il ne se passe un Événement commun : *quelque chose arrive*. Et, sans trahir le mystère de cette croissance surnaturelle, des apparences et des signes attestent le développement d'une Action : guidé par son Pasteur éternel, l'homme « est en marche vers le soleil levant ». A travers le mal et le péché. Dans la plus grande obscurité, l'incertitude tragique du dénouement : hors de toute logique humaine et de toute évaluation. Mais la Fin approche : « Notre salut est plus proche que lorsque nous avons commencé à croire » (*Rom.*, XIII, 11). Une immense expérience est en cours, sur laquelle le ciel entier est penché, attentif. Irréversible, un courant tente, puis rejette violemment au passé certains essais : il fallait que le nazisme fût, que le communisme fût, que l'énergie atomique fût utilisée... L'histoire d'Israël se répète, avec ses épreuves, ses purifications, ses exils et ses retours, activant une préparation de la conscience : mais, comme jadis, quelque chose n'est pas encore prêt, et la liberté du mal projette le temps de l'avenir, qui est le retard de Dieu, voulu par l'homme : le délai se poursuit.

L'homme ne peut résister à la tentation de scruter l'avenir :

> « Et penchés à l'avant des blanches caravelles,
> Ils regardaient monter dans un ciel ignoré
> Du fond de l'océan des étoiles nouvelles. »

Est-ce pour bientôt? Mais il semble que le Seigneur se plaise à déjouer nos calculs, comme ceux des imaginations naïves des premiers chrétiens. Et Jésus élude toujours la question : « Ce n'est pas

à vous de connaître les temps que le Père a décidés ». Le Détenteur même de tout secret confesse, un jour, son ignorance. Et pourtant le ciel s'incendie de signes : « Incrédules, vous ne les voyez pas? »

Renonçons, comme au concordisme des questions d'origine, à identifier la Parousie à des phénomènes cosmiques ou à une fin physique de l'humanité, vaincue par la dégradation des énergies. Et, pareillement, évacuons l'illusion d'un accès de l'homme à la transcendance à la suite d'une montée continue et d'un effort méritoire : il n'y a pas de commune mesure entre la terre et l'éternité. Une éducation morale, entre certaines limites, et même une spiritualisation de l'homme, dans de larges couches, n'est peut-être pas impossible, sinon par une généralisation de la vie mystique, comme le pensait Bergson, du moins par l'expérience plus commune de la vie de foi, d'espérance et d'amour. Mais ce stade même, pour lequel travaille incessamment l'Eglise et qui est le sommet d'un épanouissement humain, laisse entier le problème final de l'élévation définitive de l'homme à la transcendance.

En effet, encore terrestre, charnel et fragile, cet état laisse subsister la division de la conscience, le péché et ses suites : tout mystique sait fort bien qu'il vit de miséricorde et de rédemption. La transformation finale de l'homme par la surabondance gratuite du Don de Jésus, dans son second Avènement, sera donc d'abord une purification et un rachat; et il faudra que soit surmonté, résorbé, le « mystère d'iniquité », plus actif à mesure qu'approche sa défaite. Elle implique aussi une récapitulation de toute l'histoire et de tous les élus qui y sont apparus. Mais la nouveauté de cette grâce, qui sera l'achèvement de l'homme en Dieu et le commencement de la Cité éternelle, n'exclut pas une préparation de la conscience et une économie de continuité : le premier avènement du Christ fut enté sur l'histoire d'Israël. D'où la nécessité, sinon d'un progrès — le terme est ambigu — du moins d'une avance de l'homme dans l'histoire.

C'est cette avance que nous avons essayé de dégager de ses contaminations parasites, de purifier de ses illusions imaginatives, tout en assurant la réalité voilée de sa marche. Nous allons vers Dieu, mais, le premier, Dieu vient à nous, *prior dilexit nos*. Déjà, depuis Jésus, nous sommes entrés dans la fin des temps, mais, par la miséricorde du Seigneur, cette fin des temps a elle-même une histoire réelle, une histoire sainte, qui assume et consacre, tout en l'animant, une histoire profane, encore mêlée de mal et d'erreur. Nous sommes déjà dans l'éternel, et pourtant nous attendons non seulement pour nous-mêmes, mais pour toute l'humanité une révélation plénière du Seigneur. La croissance qui nous en rapproche n'est pas comparable à un progrès mécanique, ni à une maturation biologique; elle se signale pourtant mystérieusement à l'œil de la foi. *Veni, Domine Jesu.*

Paris. Émile RIDEAU, S. J.